

Tribulations africaines

Je vais vous narrer le récit de mes pittoresques tribulations au Burundi, et mes cocasses pérégrinations au Burkina, ainsi que mes aventures nordiques, en respectant scrupuleusement la chronologie afin de vous en faciliter la compréhension.

La sécheresse sévissait, non pas avec un tournevis, humour africain! Elle sévissait toute seule depuis des mois au village, dans mon pays natal, le Burundi.

Nous étions donc victimes de sévices. Les effets commençaient à se faire sentir, surtout nos effets, car en effet, les lessives de pagnes et de boubous étaient strictement prohibées. La tradition dans notre village était que les femmes se rendent au lac tous les jours pour la corvée d'eau. Depuis la sécheresse, le lac s'était rétréci au point de n'être plus qu'une mare, un marigot aux eaux boueuses. Au retour, une lessive commune était organisée. Les vêtements étaient disposés dans deux caisses, séparément.

Une caisse était destinée aux boubous, et une autre aux pagnes.

Pour les différencier, suite à de nombreuses confusions, un écureuil avait été dessiné sur la caisse des pagnes, aussi avions nous coutume de désigner cette caisse, comme la caisse des pagnes, là où est l'écureuil.

Pour laver correctement les boubous, il faut impérativement que l'eau dans laquelle ils trempent soit portée à ébullition. Le résultat optimum n'est atteint que quand l'eau des boubous plein de boue bout. Or si nous ne manquions pas de combustible, car nous disposions de bois sec à profusion du fait de la sécheresse, l'eau, autre élément indispensable pour la lessive nous faisait à présent cruellement défaut.

Les toilettes étaient strictement limitées à une par quinzaine, suite à la promulgation d'un décret tribal. L'eau était réservée uniquement à la consommation humaine.

Des effluves de crustacé avarié ayant dépassé depuis un certain temps la date de péremption flottaient dans l'air, rendant l'atmosphère irrespirable. Pour résoudre ce problème, le chef du village se rendit dans la case du sorcier prénommé Michel qui faisait également office de projectionniste à la case cinémathèque, accompagné des guerriers les plus aguerris de la tribu afin de lui demander de procéder par quelque rituel à la survenue de la pluie. Celui-ci était de forte mauvaise humeur. S'étant levé du pied gauche, il n'était pas à prendre avec des pincettes.

Le motif de cette irritabilité était dû aux projections de la veille ; L'arroseur arrosé, et chantons sous la pluie qui n'avaient pas recueillies l'adhésion des spectateurs.

Le sorcier projectionniste avait terminé la séance qu'il jura comme devant être la dernière sous une pluie de projectiles.

Hé dit Michel, c'est la dernière séance !

A la question que venait de lui poser le chef, au sujet de l'eau, il répondit sans sourciller qu'il était sorcier et non pas sourcier, rajoutant avec désinvolture qu'après la pluie vient le beau temps. Il lui paraissait évident que le contraire était également valable. Donc d'après lui, après le beau temps que nous avons depuis plus de six mois, devait venir la pluie. Quant à la réponse qu'il apporta au sujet de la peste de l'atmosphère, elle fut des plus bizarres : Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? puis entrant en transe, il ajouta que l'odeur émanait sans doute de l'hôtel du nord qui tombant en décrépitude, était devenu un lupanar où on ne trouvait comme clients que des morues, des rascasses et des maquereaux, avant qu'il ne cinéphile rapidement en prenant la poudre d'escampette, poudre qu'il avait sans doute sniffée pour tenir des propos aussi absurdes, ainsi que ses jambes à son cou dans le but d'accroître sa vitesse, poursuivi par la foule en colère qui accusait ce trublion surnois de n'être qu'un serpent à sonnettes qui ne disait que des contrevérités mensongères. C'était une tribale poursuite.

D'une manière quelque peu triviale, je poursuis mon récit ; certains membres de la tribu pétaient un bouillon. Ils étaient en train de devenir complètement maboules.

Le conseil des anciens avait décidé de faire appel à un gourou qui avait lu dans les entrailles d'un gnou sacrifié que la pluie viendrait de Bamako le dimanche, car ***le dimanche à Bamako c'est le jour des mariages***, et mariage heureux, mariage pluvieux. Or le dimanche venu pas la moindre goutte d'eau ne tomba des nues. Il fallait se rendre à l'évidence, le gourou s'était gouré.

A Noël, la canicule persistant, la sécheresse étant devenue pérenne, et même pérenne du père Noël, on fit appel à un griot qui chantait les chants des ancêtres afin de conjurer le sortilège que quelque esprit malin nous avait jeté.

Durant la cérémonie qu'il avait organisée, en sautant au-dessus du feu sacré, le griot glissa malencontreusement sur une peau de banane laissée par inadvertance, un garnement, un petit fripon qui fut baptisé Inadvertance car il était arrivé par surprise. Les incantations du sorcier incompetent, en un seul mot, quoique, n'ayant pas permis de mettre un terme à la fertilité de ses parents, et c'est ainsi que le griot est tombé dans le foyer où il s'est brûlé les roustons. D'où le proverbe Noël au balcon, roustons au tison

Le sorcier s'étant éclipsé, le gourou s'étant gouré, le griot étant grillé, le village était plongé dans le désarroi, la perplexité, la sécheresse et la pestilence. Cette affaire commençait par sentir vraiment très mauvais.

Un jour, la troisième future épouse du chef du village s'en revenait de corvée d'eau avec un bidon rempli à ras bord du précieux liquide. Elle se tenait à l'écart des autres femmes qui s'étaient liguées contre elle, remontées par les deux précédentes épouses, la seconde et la première qui la redoutaient autant pour sa beauté que pour la vivacité de son esprit. Elles ne perdaient pas une seule occasion de lui faire ressentir leur animosité. Pour l'occasion, elles lui avaient attribué le bidon ayant la plus grande contenance, le plus lourd.

Nos chemins et nos regards se croisèrent, car parti du village j'allais au bout du chemin, et elle s'en revenait au village en provenance de ce même bout.

Comme elle ne m'était pas indifférente, je lui déclarais ma flamme qu'elle éteignit, prétextant qu'il n'était pas prudent de jouer avec le feu, en période de sécheresse. Elle rajouta que la chose était impossible car le chef avait déjà demandé sa main à son père. Je lui répondis qu'il n'avait qu'à garder cette main, chose promise chose due, je me contenterai du reste que je pensais demander à son père dès mon retour au village. Pour toute réponse, elle appliqua la main qui lui restait sur ma joue, ce qui fait que nous étions à présent deux à avoir sa main, le chef et moi. La différence, c'était que moi je ne l'avais pas demandée.

Quelle injustice, je me retrouvais avec juste une trace de main bien que j'avais commandé tout le reste, alors que le chef qui n'avait passé commande que d'une main allait se retrouver avec sa commande, «la main», plus une deuxième en bonus, et ma commande, le reste. Je n'étais pas satisfait de cette livraison de l'Amazone, et jurais mais

un peu tard qu'on ne m'y rendrait plus. J'ignorais où cette bougresse avait passé son permis d'éconduire, mais elle était habile à la manœuvre. Je me réveillais le lendemain, avec un œil poché tel un œuf meurette. Je réalisais alors à quel point elle m'avait vraiment tapé dans l'œil.

Le lendemain, par une sage résolution des sages, ou par une résolution du chef car je n'avais pas été sage, je fus exilé, ou pour rester politiquement correct, moi qui ne l'avais pas été, je fus mandaté pour résoudre le problème que mes trois précédents prédécesseurs avaient été dans l'incapacité de solutionner.

J'errais dans la savane à la recherche d'un signe de l'esprit des ancêtres, quand j'entendis des gémissements. Je m'approchais à pas de velours, autrement dit sans velours du tout, quand je vis accroupi sous un baobab papy Brossard, les yeux écarquillés dans l'attitude de méditation tel le penseur, la célèbre sculpture du non moins célèbre sculpteur Auguste Rodin des bois. Il me fit la révélation qu'il s'était rassasié d'un ragoutant ragoût de hyène, et qu'il était affairé à mener à son terme le processus digestif engagé depuis des heures, d'où les gémissements. Il ajouta que maintenant, ça n'avait que trop duré et que présentement, ça l'agace trop. Il m'avoua même sans ambages, autrement dit, sans tourner autour du pot, que ça le faisait vraiment chier de ne pas pouvoir s'arrêter de déféquer, ce qui est pour le moins paradoxal, vous en conviendrez !

Soudainement le tonnerre retentit dans la savane. L'esprit des ancêtres s'était ainsi manifesté par le truchement du fondement de papy Brossard. Je fus fort désappointé car si je savais que la vérité sortait de la bouche des enfants, j'ignorais par contre jusqu'alors d'où sortait la voix des dieux.

Papy Brossard écoutant la rumeur qui n'était pas dénuée de fondement contempla avec satisfaction les résidus provenant de la digestion du ragoût, alternance de stries, marron et jaune, et c'est ainsi qu'il a eu l'idée, dans la savane du « marbré » la célèbre pâtisserie. La morale, est qu'on peut se faire des couilles en or à partir d'une idée de merde.

Fort de cette révélation, la nuit me porta conseil, car la nuit porte conseil, comme les porteurs portent les valises, à chacun sa tâche, je fis un rêve des plus étranges : I have a dream comme l'ont dit les deux frères Martin et Luther King, rêve inspiré subrepticement par l'esprit des ancêtres.

Dans ce rêve, Sénèque, le philosophe romain m'apparut enroulé d'un drap plus blanc que blanc, plus blanc même que la chemise de Bernard Henry Lévy qui aurait parue bien maussade à côté de ce blanc étincelant. Sénèque s'approcha sa tête de la mienne et en se pinçant le nez, me glissa dans l'oreille. J'avais sans doute trop astiqué le pavillon.

Par chance il se rattrapa in extremis à ma gouffra et me dit : taiche veux krepupu .

Je lui répondis que n'ayant pas étudié le latin, je ne parlais point cette langue morte, et que par contre la mienne était bien vivante.

Il entreprit une nouvelle tentative dans un autre dialecte : tur foul dlagou fah.

Je lui fis signe que je ne comprenais toujours pas ses propos, et lui signifiais qu'il ne lui restait plus qu'un seul essai.

Excédé par cette incompréhension, il désigna de son index ma chevelure opulente en hurlant « champoing » et s'éloigna me disant que Sénèque le début, tout en me faisant un signe de la main en fredonnant

« *Sénèque un au revoir mon frère, Sénèque un au revoir* »

Il n'avait pas été porté à ma connaissance jusqu'à ce jour, en pleine nuit, que j'avais eu un ancêtre albinos, mais je me devais de suivre le conseil avisé de ce sage à la face de craie malgré mes réticences.

Toute la nuit je songeais au songe, et dès le lendemain matin, à l'aube, aux environs de onze heures trente minutes, ma décision était prise. Je devais enfreindre le décret de prohibition d'usage de l'eau pour me laver les cheveux, quitter le village, dans le double but de gravir les échelons de l'échelle sociale, et simultanément combattre la sécheresse, car devant moi était mon avenir, et après moi le déluge.

Sur le chemin de la réussite et de Bujumbura, la capitale, où je me rendais afin de présenter ma candidature aux épreuves nationales d'examen d'urine, j'apprenais par radio tam-tam, qu'à peine avais-je quitté le village, il était enseveli sous deux mètres d'eau.

Fort heureusement il n'y avait aucune victime à pleurer, ni à déplorer

On a voulu de l'eau, on en a eu, on avait juste oublié de préciser la quantité désirée, d'où la nécessité de formuler avec précision ses desideratas, si vous ne voulez pas qu'ils se transforment en des idées ratées.

Parvenu devant le dispensaire, je m'incorporais dans une file africaine. C'est l'équivalent d'une file indienne en plus sombre, qui serpentait telle une couleuvre devant la porte d'entrée.

La raison de cette ondulation serpentine, était que les participants avaient arrosé leur réussite par anticipation et s'étaient enivrés. Comme on dit à Bujumbura, ils étaient bujumbourrés.

Quand la file fila devant moi, ce qui eut pour conséquence directe que je me retrouvais provisoirement à un moment donné en tête de file, l'infirmière me tendit un gobelet blanc de matière plastique dans lequel je devais épancher mes urines.

Mais elle avait sous-estimé apparemment la distance séparant le sus dit gobelet de mon corps, car lorsque je déroulais mon sexe, voici ce qui se déroula : Je ratais le gobelet et aspergeais ses ravissants escarpins vernis, provoquant son courroux.

Elle était rouge de colère, cette ravissante noire dans sa blouse blanche.

N'étant pas rancunière, à l'épreuve de rattrapage, elle me demanda de reculer d'un pas.

Hélas ayant vidé ma vessie sur ses pieds, ce fut " miction impossible ".

Pour la dernière tentative, je demandais qu'on me donne une gourde. On m'envoya alors une infirmière stagiaire qui n'avait pas inventé l'eau chaude, mais avait en main un récipient d'eau froide que je vidais d'un trait. Le dernier essai fut concluant.

Lors de la cérémonie de remise des diplômes, il y eut un quiproquo. On demanda en effet aux récipiendaires d'avancer d'un pas, ce qui provoqua la confusion dans mon esprit. Pourquoi fallait-il que j'avance d'un pas pour un récipient d'air, alors que l'on m'avait demandé de reculer d'un pas pour remplir un récipient d'urine ?

Je regagnais mon village, diplôme dans mon pagne, et l'esprit embrouillé par le quiproquo. Ensuite fort de ce succès, j'enchaînais les contrôles et concours, tels mes ancêtres enchaînaient les esclaves pour les livrer aux négriers *à,à,à la queue leu leu*, BCG avec mention très bien, contrôles d'identité, jusqu'à obtenir mon diplôme d'ingénieur des mines en cours du soir.

Pour ce faire, on me conseilla de me rendre au Burkina, car si au Burundi obtenir ce diplôme était dur dur, c'était au Burkina, Faso facile.

Arrivé au Burkina, à Ouagadougou dans la case des cours du soir, que vis-je ? Rien du tout. Tout était plongé dans l'obscurité la plus absolue. Comme il n'y avait pas non plus l'électricité dans la case des concours, la nuit du concours (pourquoi organiser un concours la nuit me direz-vous) Que ce soit clair : Il est tout à fait logique de passer la

nuit les épreuves d'un concours sanctionnant des cours du soir, car après tout, les blancs passent bien durant le jour les épreuves, pour vérifier l'acquisition des connaissances acquises durant des cours donnés le jour.

De ce fait, j'ai rendu au jury noir, ma copie blanche.

Par chance, les schtroumpfs examinateurs n'y ont vu que du bleu à cause de l'obscurité, et j'ai été sélectionné pour l'épreuve orale, ce qui restera sans doute dans les annales.

Par un stratagème des plus astucieux, je fis mine d'être ingénieur, et j'ai ainsi réussi à mystifier le jury. Le sujet de l'épreuve était de présenter quatre projets innovants pour le développement du continent africain..

Mon premier projet : créer du coton génétiquement modifié de couleur noire

Jusqu'à présent, le coton blanc était ramassé par des noirs pour des blancs, alors que grâce à mon projet, le coton noir sera ramassé par des blancs pour les noirs

Mon deuxième projet : d'injecter des colorants blancs dans les puits de pétrole.

L'or noir était extrait par des noirs pour le bénéfice des blancs jusqu'à ce jour, mais mon deuxième projet révolutionnera l'extraction pétrolière : à présent les blancs extrairont de l'or blanc pour les noirs

Mon troisième projet : réaliser des bénéfices par le biais de sociétés caritatives et investir ces bénéfices dans des activités illicites, tel prostitution, trafic de stupéfiants etc....

Les blancs, eux blanchissent l'argent de la prostitution et de la drogue pour l'investir dans des activités légales afin de le blanchir. Nous nous noirciront l'argent propre, redonnant par là même sa dignité au continent africain, car comme l'a dit le philosophe Johnny (c'est un vieux blanc qui a perdu de son éclat, car le temps passant, le blanc jaunit. A vrai dire, il n'avait jamais été très brillant. Donc comme l'a dit le blanc Johnny, ***noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir***et quid de l'inénarrable (***quoi ma gueule qu'est ce qu'elle a ma gueule***) qui fut pour lui une occasion perdue de la fermer.

Mon quatrième et ultime projet, étant donné qu'il n'y en a pas de cinquième : introduire des lingettes de décolor stop dans les poubelles de recyclage afin d'éviter de faire le tri préalable.

Diplôme d'ingénieur des mines en poche (j'avais troqué mon pagne contre un pantalon, prestige oblige) je regagnais le Burundi où je tentais d'obtenir ma capacité de droit, en assurant la défense du griot de mon village natal dans le procès, qui l'opposait à la caisse nationale d'insécurité sociale du Burundi, qui lui avait alloué, *alloué gentil alloué, alloué je te plumerai*, alloué donc un capital de dix mille neuf cent francs burundais, soit trois mille neuf cent soixante-dix-sept francs CFA, six euros et six cents.

Le président, en préambule, évoqua le sinistre survenu au griot. Je l'interrompis en lui disant objection votre honneur! Nous n'avons pas du tout trouvé ça sinistre. On a même trouvé ça gai, quand le griot s'est grillé les roustons en tombant dans le feu sacré et a traversé tout le village, la merguez en flamme, en hurlant comme une hyène en rut.

On a bien rigolé !

Le président me répondit : revenons à nos lions. C'est une expression du Burundi identique à : revenons à nos moutons, expression qui est couramment utilisée en France où rappelons-le il n'y a pas de lions, exception faite des zoos.

Suivit, une description fastidieuse des séquelles présentées par le griot, afin d'évaluer au mieux, le taux de sa rente.

J'indiquais qu'il présentait également des séquelles psychologiques importantes, et surenchérisait en expliquant que du fait qu'il lui manquait une case, il fallait bien le reloger, lui trouver un nouveau foyer qui serait en quelque sorte un fruit fort bienvenu dans la corbeille de ses tourments. Le griot intervint fort mal à propos, rétorquant qu'il ne voulait pas entendre parler de fruit ni de foyer, car c'était justement là qu'il avait laissé sa banane. Malgré ce fâcheux contretemps, je parvins à rebondir in extremis par une parabole en précisant que le fait de s'être flambé la banane, était irréversible car je défiais quiconque de rendre à nouveau crue une banane préalablement flambée.

J'ajoutais que par cette intervention inappropriée il avait mis en évidence qu'il relevait bien d'une rente d'incapacité ne serait-ce que du fait qu'il avait été dans l'incapacité de sauter au-dessus du foyer. Il n'avait en effet effectué que la moitié du trajet.

Je continuais ma plaidoirie, en arguant qu'étant donné que l'accident avait eu lieu dans la première case du village, autrement dit la case départ, il devait toucher vingt milles.

Le président du tribunal, menaça de m'envoyer directement dans la case prison si je persistais dans mon attitude qu'il jugeait irrespectueuse. Je dus donc effectuer un repli stratégique, et réserver un effet de manche le moment opportun.

Quand ce fut à mon tour de jouer, je jetais les dés, et les dés dès lors étaient jetés. Par un heureux concours de circonstances, je tombais sur la carte chance indiquant que je devais repasser par la case départ, et par là même toucher vingt milles.

Le président du tribunal demanda cinq minutes de suspension de séance interminables, pendant lesquelles mon client le griot grillé passa un sale quart d'heure, afin de consulter le code civil du Burundi, autrement dit, la notice posée au fond de la boîte du Monopoly, qui faisait également office de constitution par souci de simplification administrative.

Au bout d'une demi-heure, ce qui fait approximativement deux sales quarts d'heures, il confirma la sentence. La caisse d'insécurité sociale était mise en demeure d'allouer, vingt milles au griot grillé qui lui-même devait *m'allouer, gentil alloué, le griot je vais le plumer*, cinquante mille francs d'honoraires pour avoir assuré sa défense, seul, et avec brio ce qui n'est pas contradictoire.

Grâce à ce capital que j'ai fait fructifier, j'ai acheté non pas quatre gares, ni des hôtels, ni la rue de la paix, j'ai acheté les fonctionnaires pour qu'ils me foutent la paix et envoient directement à la case prison les autres concurrents.

J'ai changé les règles du Monopoly, remplacé les cartes chance par des cartes malchance, et désormais je passe sans discontinuer par la case départ, percevant à ce titre les vingt milles prévus par la notice à chaque passage.

Ce point du règlement n'ayant pas été modifié, afin que d'éventuels détracteurs très mal intentionnés voire aigris par l'ombre que je leur fais en permanence, ne puissent m'accuser, du fond de leurs geôles, d'avoir pipé les dés.

Force est de constater, que si l'absence de lumière blanchit les cardons, elle aigrit les noirs.

J'ai fait interdire la consommation de bananes à titre préventif, et expulsé Inadvertance le petit garnement de mon village, par surprise «il est parti comme il est arrivé » car je suis maintenant le chef de la tribu, l' élu avec 99,9 % des voix, le gourou, le griot premier, et je ne veux pas prendre le risque maintenant que je me fais les couilles en or, de glisser et de me les griller en sautant par-dessus sur le feu sacré. J'ai également modifié le drapeau du village. Il est désormais blanc tel la toge de Sénèque, jaune et marron tel le marbré de papy Brossard, et j'ai fait rajouter au centre l'effigie des burnes du griot grillé.

Je ne saurais faire mentir tous mes mentors, et ils sont ainsi tous honorés, car je ne suis pas un ingrat. Par contre je dois confesser que je suis devenu gras, car pour lutter efficacement contre la famine endémique qui frappe notre contrée depuis le déluge qui succéda à la sécheresse, j'ai pris des mesures radicales : Je mange, je mange....

Je ne sais quelle en était la raison, manifestation de l'esprit des anciens, ou hasard ; moi qui était résolument tourné vers l'avenir, surtout le mien ; moi qui n'était pas nostalgique pour un sou, ni pour un franc CFA, et encore moins pour un franc burundais d'ailleurs, il m'arrivait souvent de penser aux projections dites cinématographiques que Michel le sorcier cinéphile organisait les soirs dans la case cinémathèque.

Il avait trouvé le matériel, un téléviseur, un magnétoscope et des cassettes enregistrées dans la mission que des missionnaires démissionnaires, jugeant leur mission impossible avaient désertée depuis des années.

Lui seul détenait le pouvoir de lever la barrière des langues, la sienne étant il est vrai bien pendue. Il nous commentait les images qui défilaient sous nos yeux écarquillés ; les siens étant exorbités sous l'effet des herbes qu'il fumait en permanence, et même hors permanences.

Qu'elles étaient étranges, les légendes du merveilleux continent du nord, où la bière coulait à flots. Celle des trois petits cochons luttant contre le grand méchant loup, les aventures du détective Sherlock Holmes, le missionnaire tout de rouge vêtu qui apportait les jouets à Noël et tant d'autres qu'il serait fastidieux de citer.

Michel se faisait un point d'honneur à nous apprendre les chansons qui louaient les mérites des objets sacrés, que tout un chacun se devait de posséder là-bas dans le nord. Il en faisait souvent la publicité